

Deux encycliques ...ou deux manifestes?

— convergences et divergences

par
Guy Bourgeault

Entre le printemps et l'été, dans ce climat d'un nouveau printemps qui finit par triompher d'un hiver trop long, RELATIONS a présenté un double dossier sur la libération de l'homme (mai 1971), aujourd'hui prolongé par diverses réflexions et approximations sur le thème étroitement connexe de l'espérance chrétienne. Paradoxalement, cette conjonction thématique évoque les événements encore « chauds » du dernier automne — qui fut, chez nous, particulièrement brûlant. Plus précisément, cette conjonction a amené quelques membres du comité de rédaction à relire deux documents importants de l'automne québécois 1970:

- le message épiscopal, à l'occasion de la Fête du Travail, en septembre 1970, sur la libération de l'homme contemporain,
- le manifeste du Front de libération du Québec, publié, dans les circonstances que l'on sait, le 12 octobre 1970.

Ces deux textes émanent d'« églises » singulièrement différentes, certes; et l'on ne saurait prétendre qu'ils eurent, lors de leur publication, le même retentissement dans l'opinion publique. Par delà maintes divergences, certaines convergences valent toutefois d'être signalées: les unes et les autres éclairent la situation vitale, au plan des options socio-politiques individuelles et collectives, du Québec actuel.

Quand l'aspiration devient cri

Le message épiscopal fait d'abord entendre, des quatre coins de la planète, ces « voix angoissées [qui] réclament à grands cris la libération des esclavages modernes qui ont nom: guerre, misère économique, conditions de vie infra-humaines, tyrannie politique, légalisme stérile, paternalisme étouffant, discrimination sociale, disparités culturelles, aliénation spirituelle et autres formes d'oppression suscitées par l'égoïsme des hommes ou l'inadaptation de leurs institutions » (n. 7). Ce que le document épiscopal dénonçait ainsi en termes sereins et, pour ainsi dire, impersonnels, le manifeste du FLQ s'y attaque dans une langue plus verte et plus virulente: « Le Front de libération du Québec veut l'indépendance totale des Québécois, réunis dans une société libre et purgée à jamais de sa clique de requins voraces, les 'big-boss' patronneux et leurs valets qui ont fait du Québec leur chasse-gardée du 'cheap labor' et de l'exploitation sans scrupules. »

« Ces voix réclament, poursuivait le message épiscopal (n. 7), et de toute

Convergences d'un double diagnostic

Notre société est malade; et les symptômes majeurs de cette maladie sociale qui étouffe notre société ont nom ignorance, pauvreté et sous-emploi, impuissance politique: « un Canadien sur quatre, poursuit le document épiscopal (n. 9), se débat dans un filet de contraintes dont il n'arrive pas à se libérer », écrasé qu'il est par « ce 'carcan sans espoir de jamais en sortir' qui emprisonne les pauvres de chez nous ». « Ces citoyens n'ont pas la chance de s'instruire, de travailler, de mener une existence décente et de participer aux affaires publiques. » — Le manifeste du FLQ porte semblable diagnostic, accompagné ici encore d'accusations plus circonstanciées et « personnalisées »: pauvreté, chômage et taudis sont le lot des pêcheurs de la Gaspésie, des travailleurs de la Côte Nord, des mineurs de la Iron Ore, de la Québec Cartier Mining et de la Noranda, des travailleurs de Cabano, de Murdochville et de Saint-Jérôme, de la Vickers et de la Davie Ship, de la Domtar, de la Squibb, de la Ayers, de la Régie des Alcools, de la Seven Up, de Victoria Precision et de Dupont of Canada, de la Murry Hill et des

urgences, une transformation des mentalités et une réforme des structures... Marqués au coin de l'impatience, ces espoirs ne sauraient être déçus sans risquer de provoquer une amère récolte de violence. » Le manifeste du FLQ porte la marque de cette déception et de cette impatience: « Nous avons cru un moment qu'il valait la peine de canaliser nos énergies, nos impatiences comme le dit si bien René Lévesque dans le Parti Québécois, mais la victoire libérale montre bien que ce qu'on appelle démocratie au Québec n'est en fait que la 'democracy' des riches », de sorte que les « faiseurs d'élections » ont fait perdre toute confiance dans le jeu pseudo-démocratique qui cherche à « distraire » la population du Québec « par les miettes électorales que les capitalistes anglo-saxons lancent dans la basse-cour québécoise à tous les quatre ans ». C'est pourquoi la patience n'est plus possible: « Travailleurs du Québec, commencez dès aujourd'hui à reprendre ce qui vous appartient; prenez vous-mêmes ce qui est à vous. Faites vous-mêmes votre révolution... »

grandes industries du textile et de la chaussure, etc. Et ces travailleurs (et chômeurs) sont condamnés à nourrir leur désespoir, leur rancœur et leur rage dans la bière ou la mari, réduits à l'impuissance « dans une société d'esclaves terrorisés » par les grands de la finance et de la politique, « par l'Eglise capitaliste romaine », « par les lieux fermés de la science et de la culture que sont les universités »...

Semblable situation, quand elle dure, tue l'espoir — et l'espérance — à sa racine: elle décourage à l'avance tous les projets et paralyse les dynamismes latents. C'est le — certes pas « révolutionnaire » — Conseil économique du Canada qui l'affirmait déjà en 1968, dans son Cinquième exposé annuel (p. 113 — cité dans le message épiscopal): « Les statistiques même les plus parfaites ne peuvent... faire saisir toute l'amertume qu'engendrent le milieu insalubre, les taudis, tout ce héritage de frustration, d'aliénation et de désespoir qui trop souvent se transmet de génération en génération. » « Ceux qui trouveraient exagérée cette terminologie, commente le message

épiscopal (n. 9), n'ont probablement jamais vécu l'expérience de la pauvreté pour constater combien certaines contraintes sociales sont dégradantes pour la dignité humaine, combien elles sapent chez le pauvre le sentiment de sa valeur personnelle et ses espoirs dans l'avenir. [...] Dénués d'influence sociale, les dépourvus, ici comme à l'étranger, n'ont même pas la 'chance de se battre' pour devenir des hommes et apporter leur contribution au progrès de l'humanité. »

Pour un FRONT DE LIBÉRATION — convergences et divergences

La déception et l'impatience peuvent-elles, malgré le poids d'une situation sociale injuste qui perdure, se convertir en une sorte de dynamisme nouveau — et espérant — de libération? Ce qui a provoqué chez nous, à l'automne 1970, « une amère récolte de violence » peut constituer, selon les évènements, « une occasion sans précédent pourvu que les hommes... veuillent la saisir pour construire à neuf » (n. 1): « à l'orée de la décennie de 1970, que d'aucuns entrevoyaient comme 'la décennie de la colère' et une 'époque de troubles', on découvre l'aiguillon de l'Esprit dans ce qu'il est convenu d'appeler le processus de libération » (n. 2).

C'est ce qu'ont cru aussi, à leur façon, les membres du FLQ: qu'il était possible, sinon de convertir, du moins de canaliser la déception, la rancœur et la rage en entreprise de révolution et d'édification d'une société nouvelle: « Nous voulons remplacer avec toute la population cette société d'esclaves par une société libre, fonctionnant par elle-même et pour elle-même, une société ouverte sur le monde. Notre lutte ne peut être que victorieuse. On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en réveil. » Mais l'entreprise du FLQ a avorté. Pourquoi?

Le diagnostic porté par le FLQ était, à maints égards, fort juste — et le Québec, quoi qu'on ait dit par la suite, n'est trouvé en secrète et assez profonde connivence avec le manifeste du FLQ à ce niveau — et le rêve n'était pas dépourvu de forces d'attraction. Mais, comme l'explique dans un précédent article Julien Harvey, le mythe de l'utopie sont impuissants à provoquer l'engagement réaliste et tenace des dynamismes latents et des aspirations; c'est là une première raison, me semble-t-il, pour laquelle le Québec n'a

pas pu mettre son espoir dans le FLQ et dans son rêve. De plus, l'« église » felquistique s'est révélée étrangement autoritaire et est bientôt apparue comme une « chapelle », une « secte » désireuse d'imposer ses volontés plus que d'éveiller une volonté populaire assoupie et dont il aurait fallu, avec quelque patience, écouter les orientations et aspirations encore informulées, après avoir aidé, au besoin, au recouvrement de la parole: en voulant brûler les étapes, l'entreprise FLQ s'est elle-même condamnée à la violence et à la marginalité.

La révolution est chose plus sérieuse qu'on l'a cru; infiniment plus sérieuse et difficile. Elle exige un renouvellement du cœur et des mentalités — une conversion — en même temps que des structures, faute de quoi la transformation structurelle ne réussira pas, comme l'avait espéré le FLQ, à éviter que « d'autres usurpateurs technocrates ou autres remplacent la poignée de fumeurs de cigares que nous connaissons maintenant ». C'est à cette conversion que le message épiscopal conviait les hommes d'ici, et particulièrement les « nantis » (n. 12) qui n'ont pas su éviter et ont même provoqué, ne serait-ce que par suite de leur propre « esclavage de la recherche constante de plus de biens » et de leur attachement à certain « intérêt personnel à courte vue » (n. 13), l'éclatement de la violence — cette forme ultime que doit parfois prendre, selon une expression de Julien Harvey, l'animation sociale des riches! La « leçon », pour dure qu'elle fut, semble n'avoir pas porté...

La révolution sérieuse, qui est œuvre de libération et entreprise immédiate de cette œuvre, « requiert, dit le message de la Fête du Travail, une participation active à la reconstruction de la société ainsi qu'un changement des mentalités » (n. 7). Et le « ainsi que » n'exprime pas une simple juxtaposition: les deux pôles de la révolution ci-dessus évoqués doivent être intrinsèquement articulés si l'on veut vraiment opérer la libération espérée en évitant de donner libre cours aux violences déchaînées à la fois, selon des modalités diverses, des oppresseurs et des opprimés, des nantis et des démunis.

Les lecteurs de RELATIONS appartiennent, pour la plupart, à ce que l'on appelle « la classe aisée »; ils pourront faire avec nous leur profit d'un « examen de conscience » éclairé par le message épiscopal de septembre 1970 (nn. 12-15, notamment):

La libération exige de chacun un renouveau personnel, tout spécialement de la part des nantis. La libération ne se fera pas sans cette conversion du cœur...

Ceux d'entre nous qui ont plus que leur part des avantages et des privilèges de ce monde n'accéderont à la liberté que le jour où, par amour pour Dieu et leur prochain, ils consentiront librement à partager leurs biens et aussi leur pouvoir avec ceux-là qui, au Canada et dans le Tiers-Monde, ont moins que leur juste part.

Mais il est trop évident que « l'homme est ainsi fait qu'il lui est bien difficile de s'arracher de lui-même à ses privilèges ». Aux pouvoirs publics incombe donc une importante responsabilité: celle de mettre en place, et le plus tôt possible, des mécanismes sociaux qui assureront un partage plus équitable des richesses entre les citoyens et une plus saine redistribution du pouvoir...

Le mouvement de libération à l'égard de toutes formes d'oppression prend de plus en plus d'ampleur... Les Eglises s'y engageront-elles avec la générosité et la détermination que réclame l'Evangile? Nous avons confiance que les chrétiens seront aux premières lignes de ce front de libération qui ambitionne de bâtir une société authentiquement humaine.

Si nous n'y sommes pas, l'espérance chrétienne ne pourra guère demeurer ou devenir « croyable » pour les hommes d'ici, nos frères les plus « prochains ».

17.5.71